

parcourut à cheval divers cantons de l'île, intimidant les Danois, et s'emparant de leurs biens. Quatre prisonniers détenus dans la maison de correction, furent mis en liberté, pour prouver la clémence du nouveau gouvernement; cet édifice, un des plus considérables de la ville, fut destiné à être converti en caserne. Bientôt les soldats furent employés à arrêter deux officiers civils : l'un resta enfermé pendant une nuit, l'autre pendant dix jours; ils étaient accusés d'avoir tramé une conspiration qui avait pour but de lever un certain nombre d'hommes, et après s'être assuré des Anglais qui étaient dans la ville, on devait attaquer la *Margaret et Ann*, et faire tout son équipage prisonnier. Les magasins et les boutiques appartenant aux Danois qui ne demeureraient pas en Islande, furent, dès le premier jour, mis sous bonne garde et confisqués.

« Jørgensen s'étant ainsi emparé du pouvoir suprême, prit le titre de *Son Excellence le protecteur de l'Islande, commandant en chef par terre et par mer*. Il annonça par une proclamation du 11 juillet, qu'il exercerait cette autorité jusqu'à ce que la constitution fût régulièrement établie, et au besoin ferait la paix ou la guerre avec les puissances étrangères; enfin Jørgensen ordonna tout ce qu'il jugea le plus convenable pour consolider ce qui avait été fait, et gagner l'esprit du

peuple. Ensuite le désir de connaître par lui-même quelles marchandises on pouvait se procurer, non moins que le dessein de voir si ses proclamations étaient respectées, lui fit entreprendre, avec son escorte, une course dans les parties les plus septentrionales de l'île. Partout il fut bien reçu, et les Islandais accouraient pour lui raconter les vexations qu'ils avaient à souffrir des Danois, et lui témoigner leur satisfaction d'être délivrés de leur tyrannie.

« Pendant que Son Excellence le protecteur était occupée à cette expédition, M. Phelps, conformément à ses ordres, mit la ville et le port de Reikiavik en état de défense. A l'aide de ses matelots et des Islandais, il fit élever une batterie qui fut montée de six canons; on les retira de terre où ils étaient enfouis depuis plus de cent quarante ans que les Danois les avaient envoyés dans l'île. La confiscation des propriétés danoises et la saisie des caisses publiques allait son train; mais les appointemens de tous les salariés furent payés.

« Pendant que Jørgensen tranchait ainsi du souverain, et s'efforçait de consolider la révolution qu'il avait opérée, un événement inattendu vint renverser ce frêle édifice. La corvette *le Talbot*, commandée par le capitaine Jones qui croisait le long des côtes de l'Islande, entra dans le

Havnfiord qui est au sud. Dès que le capitaine eut été instruit de ce qui se passait, il remit en mer et vint à Reikiavik, pour examiner les choses par lui-même. M. le comte Tramp lui fit aussitôt demander une audience, il se plaignit des mauvais traitemens qu'on lui avait fait éprouver et qui étaient contraires à toutes les lois des nations, et surtout de la conduite de Jørgensen qui se mettait en révolte ouverte contre le gouvernement de sa patrie, et offensait celui de la Grande-Bretagne. Le capitaine Jones, après avoir entendu M. le comte Tramp, interrogea par écrit M. Phelps sur tout ce qui s'était passé. Ayant reçu une réponse contenant le récit des événemens qui avaient eu lieu et l'exposition de leur cause, le capitaine Jones jugea que son devoir lui ordonnait d'intervenir dans une affaire qui paraissait concerner l'honneur de son pays. En conséquence, il ordonna d'amener le pavillon islandais, de retirer le commandement de l'île à Jørgensen, et en attendant que la volonté du gouvernement britannique fût connue, de rétablir les anciennes autorités, ou de confier le pouvoir à quelques-uns des habitans les plus recommandables, de détruire la batterie et d'emporter les canons hors de l'île; de ne plus faire faire l'exercice des armes à feu aux Islandais; enfin, de dresser un rapport de ce qui était arrivé, pour l'expédier à Londres,

et d'y envoyer sans délai le comte Tramp et Jørgensen, pour qu'ils eussent à répondre au gouvernement.

« D'après ces dispositions, le capitaine Jones et M. Phelps d'une part, et MM. Stephensen frères de l'autre, qui étaient les deux personnes les plus élevées en dignité après le gouverneur, conclurent un agrément. Ceux-ci furent chargés du gouvernement; tout fut rétabli sur l'ancien pied; ils devinrent responsables de la sûreté des personnes et des propriétés anglaises, et il fut stipulé que la convention conclue avec le capitaine Nolt continuerait à être exécutée.

« Tout ayant été terminé le 25 août, la *Margaret and Ann* et l'*Orion* mirent à la voile. Je m'embarquai sur le premier navire avec M. Phelps, le comte Tramp et M. Stewart, lieutenant du *Talbot*, chargé des dépêches du capitaine Jones. Jørgensen fut mis à bord de l'*Orion* avec une partie des prisonniers danois; le reste était sur notre navire. Nous eûmes d'abord un vent assez faible, et nous n'avancâmes pas beaucoup, mais dans la soirée du 26, il devint favorable, et nous nous félicitâmes les uns les autres de la perspective d'une traversée prompte et heureuse; le lendemain matin des pensées bien différentes nous occupèrent. Vers six heures nous fûmes réveillés par une fumée épaisse, et une forte odeur de brûlé

qui sortait de toutes les écoutilles, et surtout de celle de l'avant du navire; ce qui annonçait clairement qu'il était en feu et que la flamme ne tarderait pas à éclater. Quiconque ne s'est pas trouvé dans une position semblable ne peut se la figurer. Nous étions à vingt lieues de distance de la côte la plus proche qui est stérile et déserte; le vent qui venait de ce côté nous ôtait même la possibilité d'y aborder. Nous n'avions pas assez de canots pour contenir la moitié de notre monde, et d'ailleurs de quels secours nous auraient été les canots dans une mer si orageuse? Que l'on juge donc de la joie que nous ressentimes lorsqu'à notre grande surprise, nous aperçûmes dans l'éloignement, quelques minutes après que nous eûmes connu notre malheur, un navire qui ne pouvait être que l'*Orion* dont nous nous étions éloignés la veille, parce qu'il avait pris une route plus courte pour compenser, par ce moyen, l'infériorité de sa marche. Quand il fut un peu rapproché de nous, nos signaux de détresse le firent accourir à toutes voiles à notre secours: il s'écoula néanmoins trois heures avant qu'il pût nous accoster. Sur ces entrefaites, le feu avait fait de si grands progrès, qu'il fut jugé nécessaire de tenir toutes les embarcations prêtes pour nous transporter tous à bord de l'*Orion*. Cependant on ne négligeait aucune précaution pour étouffer l'in-

cendie avec des toiles et toutes sortes de tissus mouillés; on ne put que retarder le désastre. Quand nous eûmes quitté le navire, quelques matelots qui étaient restés à bord firent un dernier effort pour le sauver en coupant les ponts et jetant de l'eau afin d'éteindre les flammes; le feu avait tellement gagné, et il sortit tout-à-coup un si grand volume de fumée et de flammes, que le délai ne fit que mettre leur vie en danger; il fallut renoncer à toute tentative et abandonner le bâtiment à son malheureux sort.

« Vers une heure il n'y eut plus âme vivante qui ne fût en sûreté; on avait sauvé jusqu'aux moutons, aux chats et aux chiens; quant à la cargaison et aux objets appartenant aux passagers, il ne fut possible d'emporter que des bagatelles qui se trouvaient dans la chambre: car le feu avait pris précisément dans l'endroit où étaient les choses les plus précieuses. Nous fûmes trop heureux d'échapper avec la vie sauve; nous en eûmes la principale obligation à M. Jørgensen, car tout l'équipage semblait paralysé par l'épouvante; il vint à bord de notre navire, et le quitta le dernier.

« A peine étions-nous embarqués sur l'*Orion*, que le vent qui avait jusqu'alors soufflé bon frais, tomba soudainement; retenus sur place par le calme, nous fûmes les tristes spectateurs de la destruction complète de notre navire. Il était de

cinq cents tonneaux ; sa cargaison ne valait pas moins de 25,000 livres sterlings ; elle était composée principalement d'huile de poisson et de suif. Quel aliment pour le feu ! quand il atteignit ces matières , on les vit couler en bouillonnant et formant de larges nappes de flammes le long des bords du vaisseau ; sa masse entière était enflammée , des nuages de fumée noire et épaisse s'élevaient en une colonne perpendiculaire à une hauteur incroyable ; ils n'étaient interrompus , par intervalles , que par le bruit de la décharge d'un canon , ou par la chute des mâts. Tableau affreux ; le souvenir n'en sortira pas de ma mémoire ! la charpente du navire ne tarda pas à être détruite , mais le fond en cuivre continua de flotter comme une grande chaudière remplie de matières combustibles fondues et enflammées. Vers cinq heures , une brume épaisse déroba ce triste spectacle à nos yeux. En même-temps ils s'éleva une brise qui nous mit à même de retourner à Reikiavik , car l'*Orion* n'était pas assez grand pour nous transporter tous en Angleterre , avec la quantité de vivres nécessaire.

« Le bruit s'était répandu parmi notre équipage , avant de quitter notre navire , que vraisemblablement les prisonniers danois y avaient mis le feu. Ce soupçon fut vérifié par l'aveu des coupables ; on mit aux fers les deux qui parurent les

plus suspects , et on visita les lits et tous les effets de ceux qui étaient à bord de l'*Orion* ; il en résulta la découverte d'un grand morceau de mèche caché dans un des hamacs , et il fut constaté qu'au moyen de cette substance , deux des Danois de notre navire étant descendus dans l'écoutille de l'avant le 26 , vers dix heures du soir , avaient mis le feu à la laine ; comme cette matière brûle lentement , on ne s'aperçut de l'incendie que le lendemain matin.

« Le 27 dans la matinée , ayant laissé tomber l'ancre dans la rade Reikiavik , nos prisonniers y furent débarqués , à l'exception des deux qui étaient aux fers ; ceux-ci furent menés à bord du *Talbot*. Trois jours après l'*Orion* , mit de nouveau à la voile : M. le comte Tramp et moi nous restâmes à terre ; il pria M. Jones de le prendre comme passager à bord de sa corvette ; ce capitaine m'invita de la meilleure grâce possible à m'y embarquer , sachant que l'*Orion* était mal pourvu de tout ce qu'il fallait pour une traversée : je n'eus garde de refuser une proposition si obligeante ; M. Jones et ses officiers s'efforcèrent , chacun de leur côté , par tous les services qu'ils me rendirent , de me faire oublier ce que j'avais souffert ; les principaux Islandais , entre autres M. Stephensen et l'évêque , m'offrirent tout ce qui était en leur pouvoir pour réparer les pertes que j'avais souffertes.

Ils m'ont donné depuis des marques sincères de leur estime et de leur affection, en m'envoyant une collection de plantes et de minéraux. Tout ce que j'avais recueilli dans l'île, mes livres, mes notes avaient été la proie des flammes.

« Le 4 septembre nous avons quitté de nouveau ces rivages malheureux. L'intention du capitaine était d'entrer dans un port de la côte orientale de l'Islande, le vent contraire s'y opposa. Il s'en éloigna, avec le projet de relâcher aux îles Ferœer; nous entrâmes dans ce groupe par le vent le plus favorable et le plus beau temps que l'on pût désirer; déjà nous regardions avec admiration les immenses précipices rocaillieux de plusieurs de ces petites îles, lorsque des nuages se précipitèrent le long de leurs flancs noircis, et en un instant nous fûmes enveloppés d'un brouillard si épais qu'il y aurait eu de l'imprudence à essayer d'entrer à Thorshavn. Nous fîmes donc force de voiles pour sortir de cet archipel; avant d'en être dehors, nous eûmes le malheur de casser notre mât de misaine; cette perte nous fit passer une nuit pénible, car la corvette ne se gouvernait plus qu'avec peine, au milieu d'une tempête affreuse, et courait sans cesse le danger de toucher contre un des rochers dont elle était environnée. L'extrême obscurité de la nuit, la grosseur extraordinaire des lames, l'abondance de la

pluie, ajoutaient au désagrément de notre situation. Heureusement, aulever du soleil, nous étions hors de ces îles. Cependant la tempête continua avec la même fureur pendant deux nuits. Un de nos canots fut enlevé par les vagues et brisé en deux. Enfin, le 20 du mois, nous avons laissé tomber l'ancre dans la rade de Leith.

« Le comte Tramp, à son arrivée à Londres, mit sous les yeux du ministère anglais un récit détaillé des événemens qui s'étaient passés en Islande, et demanda la réparation des dommages causés au gouvernement et aux marchands danois. J'ignore quel cas on fit de ces représentations; mais afin de prévenir les attaques que les navires pourvus de lettres de marque pourraient se permettre contre l'Islande, le gouvernement anglais publia, le 7 février 1810, un ordre du conseil, portant défense expresse de commettre aucune hostilité contre l'Islande, les îles Ferœer et le Groenland, et permettant à ces colonies de commercer avec leur métropole. Cet acte fut dû encore à la généreuse intervention de sir Joseph Banks. Le comte Tramp fut, comme il devait l'être, extrêmement sensible à cette conduite de la Grande-Bretagne.

« L'intérêt plein de bienveillance, dit-il, dans la relation qu'il publia de ce qui s'était passé, que l'Islande a excité dans ce royaume, et la manière dont les ministres du monarque se sont employés

pour ce qui concerne son bien-être, ont effacé toute amertume de mon cœur. »

Ce fut ainsi qu'une spéculation mercantile très-malheureuse et une révolution très-singulière par sa nature, contribuèrent à placer l'Islande dans un état de sécurité plus grand qu'il n'avait été auparavant, et ouvrirent les moyens d'améliorer la condition de ses malheureux habitans; car il fut permis aux navires anglais de faire le commerce dans cette île et dans les autres territoires danois déclarés neutres, et les bâtimens appartenans à ces pays purent aborder et trafiquer librement dans les ports de Leith et de Londres.

VOYAGE EN ISLANDE,

PAR M. LE D^r. EBENEZER HENDERSON,

(EN 1814 ET 1815.)

L'UNIQUE objet du voyage du docteur Henderson, était de s'assurer des besoins spirituels des Islandais, relativement aux saintes écritures, et d'adopter les mesures les plus convenables pour la prompte distribution des exemplaires de la Bible, que la société biblique de Londres leur destinait, et d'établir chez eux une institution semblable.

M. Henderson alla d'abord en Danemark, et y fit imprimer des Bibles en islandais; cette opération terminée, il partit de Copenhague le 8 juin 1814; il aperçut le 12 juillet les montagnes de l'Islande couvertes de neige; le 15 il descendit à terre à Reikiavik, au milieu des cris de félicitation d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans, qui tous se réjouissaient de son arrivée. L'évêque pour lequel M. Henderson avait une